

Didier Treutenaere

Pour en finir avec le mot « pagode »

Étymologies, définitions et utilisation raisonnée du mot « pagode »

Résumé

Souvent présentée comme incertaine, l'étymologie du mot « pagode » peut être clarifiée et considérée comme la rencontre de deux mots, l'un indien, l'autre chinois.

Ce que ce mot désigne a fortement évolué : autrefois polysémique, « la pagode » ne renvoie plus aujourd'hui qu'à une seule réalité, ne concernant que le bouddhisme chinois et les traditions qu'il a suscitées.

D'où il s'ensuit que les monuments du bouddhisme Theravāda ne doivent plus être appelés « pagodes ».

L'auteur

Didier Treutenaere est diplômé en philosophie de l'Université Paris-Sorbonne. Spécialiste des textes bouddhistes en langue pāli, il vit en Thaïlande où il poursuit ses travaux d'écriture et de traduction d'ouvrages consacrés à la tradition Theravāda.

Pour contacter l'auteur : contact@theravadapublications.com

Introduction

Le présent article est né d'un sentiment peu bouddhiste, l'agacement devant l'emploi d'un mot, celui de « pagode », pour désigner tout ou partie de structures religieuses bouddhistes. Une étymologie confuse, une définition qui l'est tout autant, ne semblent laisser subsister au bénéfice du terme « pagode » que la légitimité douteuse d'un emploi ancien fleurant bon les Grandes découvertes et les épopées coloniales européennes.

Ce n'est qu'en clarifiant son étymologie et sa définition (I), puis en observant son usage actuel (II), que nous pourrions proposer une (dé)limitation de l'emploi du mot « pagode » (III).

I - L'apparition du mot « pagode » en Europe et la construction de son étymologie

Afin de nous aider à clarifier l'étymologie du mot « pagode », il nous faut tout d'abord identifier et dater ses premières apparitions dans des écrits européens (A) ; ces premières occurrences font apparaître une polysémie du terme, qui mérite d'être analysée (B) ; les sources envisagées du mot dans les langues et civilisations asiatiques peuvent alors être étudiées (C).

A - L'apparition du mot « pagode » en Europe

Si des voyages terrestres vers l'Asie avaient été entrepris par des Européens, français¹, flamands² et surtout italiens³ durant le Moyen-Âge, leurs récits mentionnent parfois « les idolâtres », leurs « idoles » et leurs temples, mais, à notre connaissance, sans utiliser le mot « pagode ».

¹ Tel André de Longjumeau en 1245 et 1249.

² Tel Guillaume de Rubrouck, moine franciscain et proche de Saint-Louis, vers 1250-1260.

³ Tels les vénitiens Marco Polo entre 1271 et 1295 et Nicolò de' Conti en 1439.

L'apparition du terme semble donc plus tardive et liée à la « découverte » par les explorateurs européens d'autres continents et d'autres civilisations durant les XV^e, XV^e et XVII^e siècles.

L'exploration systématique, l'établissement de comptoirs, le développement des échanges et l'étude des civilisations locales ne débutent véritablement pour l'Asie qu'en 1498, avec l'expédition portugaise menée par Vasco de Gama qui réalise une liaison maritime avec l'Inde puis, en 1513, avec la Chine.

L'une des premières apparitions écrites du mot « pagode », désignant un temple, figure dans une lettre de Saint François Xavier à Saint Ignace de Loyola⁴ datant de 1545 ; le mot y est écrit *paxode*, le x transcrivant alors les sons [ʃ] (ch) ou [x] (la jota avec ses diverses nuances de prononciation). François Xavier (1506-1552), missionnaire navarrais, cofondateur de la Compagnie de Jésus, parvenu à Goa en 1542, visita principalement la côte ouest de l'Inde et Ceylan, les Iles Moluques et Malacca avant de se rendre au Japon où il séjourna trois années ; sa rencontre avec le mot « pagode » est donc fort probablement indienne, et indienne du sud, ce qui conforte l'une des étymologies analysées plus bas.

Le mot est rapidement et définitivement adopté par les compagnons de François Xavier, les missionnaires jésuites : on le trouve par exemple, désignant des statues bouddhistes ou shintoïstes, dans les lettres envoyées du Japon par Luís Frois le 14 novembre 1563 et le 17 juin 1573⁵.

En 1551, Fernão Lopes da Castanheda mentionne les « pagodes », de « grands édifices », dans son *História do descobrimento e conquista da Índia pelos portugueses*, retraçant l'exploration qu'il fit de l'Inde portugaise et des Moluques durant vingt ans (1528-1548).

Dans son *Historia de las cosas más notables, ritos y costumbres del gran reyno de la China* (publié en 1586)⁶ Juan González de Mendoza, missionnaire espagnol ayant voyagé en Asie durant trois années, définit la « pagode » comme un temple⁷ : « qui signifie temple en langue indienne », « un certain temple d'idoles qu'ils appellent *pagode* en leur langue » ; décrivant l'île de *Zeilan* (Ceylan) il explique que « là est un *pagode* et temple d'idoles grand et riche, où accourent en grande dévotion tous les idolâtres du royaume ».

Jan Huyghen van Linschoten, navigateur hollandais travaillant pour les Portugais avant de se mettre au service de son pays natal, vécut six ans à Goa à compter de 1583 ; dans le récit de ses voyages paru en 1593⁸, Van Linschoten définit, lui, la « pagode » comme une statue païenne⁹ : « ils adorent les idoles, qu'ils appellent *Pagodes*, desquels la figure est terrible, telle que celle par laquelle nos peintres représentent le diable ».

Dans son livre *Relation ou journal d'un voyage fait aux Indes orientales*, publié en 1677, François L'Estra relate son périple dans les comptoirs français de l'Inde, à Goa et sur les côtes du golfe du Bengale ; il y décrit un temple hindouiste du comptoir danois de Tranquebar, au sud de Pondichery : « leur *pagode* est un temple bâti de briques, si ancien qu'il ne semble plus qu'une vieille mesure enfoncée en terre, où il y a un autel sur chaque coin duquel on voit une statue de leur dieu et du diable » ; il qualifie de même un temple hindouiste du

⁴ Copie d'une missive envoyée des Indes.

⁵ Publiées en français en 1830 sous le titre *Lettres des missions du Japon ou supplément aux lettres de Saint François Xavier*.

⁶ Traduit en français par Luc de la Porte sous le titre *Grande histoire du royaume de la Chine situé aux Indes orientales* et publié en 1588.

⁷ Le temple étant de genre masculin, « pagode » le devient aussi.

⁸ Publié en français en 1610 sous le titre *Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linschot Hollandois aux Indes orientales*.

⁹ La statue, l'idole, étant de genre féminin, « pagode » le devient aussi.

comptoir français de Surate : « outre les cérémonies que nous avons rapportées, ils en ont encore d'autres qui sont idolâtres, qu'ils exercent dans leurs *pagodes*, ou temples ».

Le terme apparaît en Angleterre vers 1580, écrit sous sa forme portugaise *pagode* ; il ne prend sa forme actuelle de *pagoda* que vers 1630.¹⁰

Des premières occurrences du mot « pagode », nous pouvons tirer deux indications.

Tout d'abord, l'apparition du terme en Europe est liée aux *Grandes découvertes* et plus précisément aux contacts établis par les Portugais avec l'Inde du sud ; cette constatation permet de soutenir la thèse, exposée plus bas, d'une étymologie indienne.

Ensuite, ces premières occurrences du mot « pagode » mettent en évidence une polysémie, que nous allons aborder maintenant.

B - La polysémie du mot « pagode »

Depuis son apparition au XVI^e siècle, le mot « pagode » a plusieurs sens ; cette polysémie durera jusqu'au milieu du XX^e siècle au cours duquel un unique sens va finalement s'imposer.

Le sens principaux du mot « pagode » sont :

Un temple

Ce que désigne ce premier sens du mot « pagode » suit naturellement l'avancée vers l'est des navigateurs.

La « pagode » ne renvoie dans un premier temps qu'aux seuls temples de l'Inde du sud, tout d'abord de sa côte ouest puis du golfe du Bengale ; donc aux temples de la religion hindouiste.

Avec les premières velléités de conquête portugaise, à partir de 1505, cette désignation est très vite appliquée aux temples de Ceylan, une île dont la grande majorité des temples appartient à la religion bouddhiste.

Au fur et à mesure des nouvelles « découvertes », le mot « pagode » va être utilisé pour désigner les temples de l'Extrême-Orient : Japon, Corée, Formose, Chine, où ces temples appartiennent aux traditions bouddhistes mais également aux cultes locaux. En Chine, le mot « pagode » importé d'Inde va se trouver extraordinairement conforté par un mot de la langue chinoise ; nous évoquons plus bas cette « rencontre homophonique ».

Les explorations et les colonisations de l'Asie du Sud-Est verront ensuite l'application du terme « pagode » aux temples du Cambodge¹¹, du Siam¹², de la Birmanie¹³ puis du Tonkin, de l'Annam et de la Cochinchine.

L'application d'un terme unique pour désigner des temples appartenant à des religions, et dans ces religions à des traditions, dont nous connaissons aujourd'hui toutes les différences, traduit parfaitement ce qu'était la vision religieuse des premiers voyageurs, fort simple, le plus souvent binaire : d'un côté le christianisme, la vraie foi, et les croyances locales jugées proches qui pouvaient favoriser l'évangélisation, de l'autre côté l'idolâtrie, le paganisme ; une place à part étant réservée aux mahométans dont la religion était déjà connue et tolérée¹⁴.

¹⁰ *Online Etymology Dictionary*.

¹¹ Par exemple, les temples d'Angkor sont ainsi évoqués : « Onco - C'est le nom d'une pagode très fameuse, dans le royaume de Camboye » - Jean-François de la Croix, *Dictionnaire historique des cultes religieux établis dans le monde depuis son origine jusqu'à présent* (1770).

¹² Voir par exemple le *Journal du voyage de Siam* (1685-1686) de François-Timoléon de Choisy.

¹³ Voir par exemple *Description du Pegu et de l'Isle de Ceylan* de William Hunter (traduit de l'allemand 1793).

¹⁴ Pour des raisons économiques et politiques : l'implantation des commerçants musulmans en Asie étant bien antérieure à toute présence européenne, leurs connaissances et leurs relations étaient fort précieuses.

La « pagode » n'est par conséquent durant des siècles qu'une étiquette apposée indistinctement sur tout bâtiment religieux non chrétien autre qu'une mosquée ; le flou entourant le mot a donc des racines très anciennes.

Une « idole », statue représentant une déesse

L'idole

En parallèle avec sa désignation de temples, la « pagode » a longtemps, et principalement, désigné des « idoles », c'est à dire des statues ou images « païennes ».

Ici également, ce que désigne ce sens du mot « pagode » suit l'avancée vers l'est des navigateurs.

Dans un premier temps, ces « idoles » seront celles que l'on adore dans les temples indiens ; et plus précisément, au sein du foisonnant panthéon hindou, compte tenu de leur prééminence dans le sud de l'Inde, ces statues seront celles du dieu Shiva et de ses parèdres¹⁵, les déesses Parvati, Dourga et Kali ; cette prééminence des figures féminines est importante à souligner dans la mesure où elle contribue à éclairer l'une des sources étymologiques présentées plus bas.

Les Européens sont encore bien loin de pouvoir distinguer ces divinités entre elles et ne perçoivent que leur apparence fort peu chrétienne ; cette confusion entre les divinités et plus généralement entre les divers cultes va durer plusieurs siècles et, comme pour la « pagode »-temple, jouera un rôle certain dans l'imprécision durable du terme.



Pagode portée en procession. Cérémonie dans le royaume de Narsingue (Côte de Coromandel, Golfe du Bengale), Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linschot Hollandois aux Indes orientales (1610).

On notera l'évidente volonté de donner à cette statue l'aspect du diable tel qu'il est représenté en Occident.

L'on trouve de ce fait de nombreuses références à des « pagodes »-statues du Bouddha, sans que celui-ci soit réellement perçu comme autre chose que l'un des multiples dieux hindous ;

¹⁵ Ses *shakti*, c'est à dire ses émanations féminines.

à l'exception notable du missionnaire français en Cochinchine, Alexandre de Rhodes qui, en 1651, associe clairement *būt*, (Bouddha), *pagode* et *idolum*.¹⁶

Dans son *Journal du voyage de Siam* (1685-1686), François-Timoléon de Choisy, surtout émerveillé par la taille et donc le poids en or des « idoles », décrit ainsi les statues du Bouddha : « la pagode qui est à gauche en entrant est la plus honorée. C'est l'image de leur dieu qui vivait il y a deux mille ans dans l'île de Ceylan ».

Dans son *Histoire de l'Isle de Ceylan* présentée en 1685 au roi du Portugal et publié en français en 1701, João Ribeiro définit ainsi le Bouddha : « *Budu* est le grand dieu qui a soin des âmes¹⁷ » et, pour le plaisir de l'anecdote, évoque ainsi le sort d'une relique, une dent du Bouddha : « il y avait autrefois une dent de singe que ces peuples idolâtres adoraient comme une dent de *Budu*. Constantin de Bragance l'enleva en 1560 et aima mieux la brûler que de la vendre au roi de Pegu qui en offrait près de huit cent mille livres ».¹⁸

À la fin du XVIII^e siècle le statut du Bouddha restait particulièrement flou¹⁹ : « le second de leurs dieux est Bodhou, le sauveur des âmes (...) ; le culte de Bodhou fut introduit à Ceylan quarante ans après l'ère chrétienne²⁰ (...) ; on dit que Bodhou est adoré sous un nom différent au Pegou²¹ et dans plusieurs autres parties du continent comme étant la divinité de la lune » - Robert Percival, *An Account of Ceylon, with the Journal of an Embassy to the Court of Candy* (1803)²².

Hindouiste ou bouddhiste, cette « pagode »-statue idolâtre va progressivement céder la place à des figures moins religieuses et plus frivoles.

La statuette chinoise

Avec l'accentuation de la présence occidentale en Chine naît un engouement croissant pour tous les objets décoratifs en provenant.

Apparu au XVI^e siècle en Espagne et au Portugal, cet engouement pour les objets venus d'Orient prendra un tel essor au XVII^e siècle²³, suivant notamment l'exemple du Cardinal Mazarin, qu'on lui donnera même un nom, le « Lachinage ».

Durant cette période, le sens du mot se « laïcise » progressivement, tout en gardant, soulignons-le, son caractère féminin : toute représentation féminine en relation avec un objet chinois (ou plus largement extrême-oriental) qu'il s'agisse ou non d'une déesse, devient « une pagode ».

Dans l'*Inventaire général du mobilier de la couronne sous Louis XIV (1663-1715)*²⁴ on trouve ainsi décrit, avec une orthographe pour le moins hésitante : « 260 - un vase de jade de forme antique (...) sur le derrière de laquelle il y a une espèce de *Padoge* ayant les deux bras ouverts et autour de sa tête une manière de ruban d'or (...), le tout porté sur un pied sculpté de quatre figures manière de *pagottes* » ; « 350 - une autre manière de therme grotesque, dont la tête et les bras de corail représentent un *Pagode* » (1701).

¹⁶ *Dictionarium Annamiticum Lusitanum et Latinum*, dictionnaire trilingue vietnamien-portugais-latin.

¹⁷ Sachant que l'absence d'une âme, *anattatā*, est l'un des principes du bouddhisme...

¹⁸ Ce grand fait d'arme portugais est déjà relaté par Juan González de Mendoza dans son *Historia de las cosas más notables, ritos y costumbres del gran reyno de la China* (1586).

¹⁹ Ce qui n'est guère étonnant, les voyageurs s'appuyant sur les récits du siècle précédant, dont celui de Ribeiro.

²⁰ L'introduction du bouddhisme à Ceylan date en fait du règne d'Ashoka, au III^e siècle avant notre ère.

²¹ Un royaume de Birmanie.

²² Traduit en français sous le titre *Voyage à l'île de Ceylan: fait dans les années 1797 à 1800*, publié en 1803.

²³ H.Belevitch-Stankevitch, *Le goût chinois en France au temps de Louis XIV*, 1910.

²⁴ Publié par Jules Guiffrey en 1885.

Ces statuettes chinoises, selon les modèles à la mode, seront décrites négativement ou positivement.

Le terme de « grotesque » apparaît fréquemment dans leurs descriptions.

Ainsi, lors d'une fête donnée par le roi Louis XIV en 1686, fut joué un spectacle, *Le Roy de la Chine*, dans lequel « le sieur Des Moulins de l'Opéra y divertit beaucoup dans une danse grotesque représentant une pagode ».²⁵



La danse de la pagode

Dans la même veine, une pièce jouée en 1723, *Arlequin Barbet, pagode et médecin*, mettait en scène Arlequin simulant être une statue articulée, une « pagode », pour séduire, avec toute la finesse que l'on imagine, une princesse chinoise.²⁶

Le *Dictionnaire de l'Académie*, dans sa cinquième édition (1798), cite d'ailleurs une expression familière, « ce n'est qu'une pagode », « se disant d'une personne qui fait beaucoup de gestes insignifiants ».

Les « pagodes » sont également parfois confondues avec les « magots », figurines chinoises représentant un personnage obèse, sur le modèle du dieu du contentement : « ces petits monstres posés pieds croisés, qu'on appelle des pagodes ».²⁷



Pagode articulée
(XIX^{ème} siècle)

²⁵ H.Belevitch-Stankevitch, *Le goût chinois en France au temps de Louis XIV*, 1910, p.172.

²⁶ Lesage et d'Orneval, *Arlequin Barbet, pagode et médecin, pièce chinoise*.

²⁷ Victor Louis Amédée Pommier, *Colifichets* (1860).

À l'inverse, ces « pagodes » orientales peuvent être synonymes de prestance et d'élégance : « elles ressemblaient elles-mêmes [les ladies], sur ces autels de leur ceinture, à des madones ou à des pagodes ». ²⁸

Théophile Gautier marie le sens moderne et le sens le plus ancien du mot dans ses vers :

« Elle donnait le ton, et, reine de la mode,
elle était adorée ainsi qu'une pagode ». ²⁹

Ces deux sens séparés se sont rapprochés

Ces deux principaux sens sont parfois clairement séparés, en particulier à travers l'emploi de genres différents ; mais, plus fréquemment, la métonymie ou l'extension sont recherchées, la « pagode »-temple devenant le lieu où la « pagode »-idole est adorée, ou la « pagode »-idole devenant la statue adorée dans la « pagode »-temple.

Dans son *Journal du voyage de Siam*, de Choisy, par exemple, après avoir employé les deux sens dans plusieurs phrases (et s'être quelque peu emmêlé dans l'emploi du féminin et du masculin) précise déjà : « vous savez que *pagode* est le nom du temple aussi bien que de l'idole » (1685-1686). De même, dans son *Dictionnaire historique des cultes religieux établis dans le monde depuis son origine jusqu'à présent*, Jean-François de la Croix écrit : « Pagode – C'est le nom que l'on donne communément aux temples des idolâtres, et même à leurs idoles » (1770). Ce que confirme l'*Encyclopédie* : « Temple des Indiens et des idolâtres. On appelle aussi l'idole du nom de *pagode* » (1780).

Une ancienne monnaie indienne

« Pagodes » est également le nom donné par les Européens aux pièces de monnaie d'or utilisées dans de multiples royaumes de l'Inde du sud ; l'usage comme le symbolisme de ces pièces fut conservé par les trois grandes compagnies des « Indes orientales », anglaise (1600-1874), française (1664-1793) et hollandaise (1602-1799).

Ce troisième sens du mot « pagode » paraît simplement dérivé des deux autres.

Du sens « idole » : « il y a des pièces indiennes et barbares avec sur elles l'image d'un diable, et elles sont par conséquent appelées *pagodes* ». ³⁰



Pagode d'or : sur une face figurent des divinités indiennes, Shiva et sa *shakti* ³¹ (non datée).

²⁸ Chateaubriand, *Mémoires*, t.1, 1848, p.525.

²⁹ *Albertus*, XXXI, 1833.

³⁰ Traduction anglaise des récits de voyage de Jan Huyghen van Linschoten (1598).

³¹ Certains numismates voient ici le couple Vishnou-Lakshmi. Mais le trident et le croissant de lune sont des attributs de Shiva, dont Parvati, Dourga et Kali sont les *shakti* (manifestations féminines de son énergie).

Ou du sens « temple », comme l'indiquent d'anciennes études numismatiques : « les monnaies d'or hindoues sont nommées *hun* par les Indiens et *pagodes* par les Européens ; parce qu'il y a d'un côté la figure d'un temple indien, nommé *pagode*. »³²
Cette représentation d'un temple ne semble toutefois figurer que sur les pièces du XIX^e siècle frappées par la Compagnie britannique des Indes orientales.



Pièce de 2 pagodes avec, sur chaque face, l'un des deux sens du mot « pagode » ; frappée à Madras par la Compagnie britannique des Indes Orientales (entre 1757 et 1858).

On signalera également l'affirmation que cette « pagode »-monnaie aurait pu tirer son nom non pas des divinités qui y figuraient, mais de « paiement pour les dieux »³³ ; cette thèse est bien moins satisfaisante que la précédente car si l'on retient une origine portugaise, il faudrait expliquer comment la composition de *pagar* (payer) et de *deuses* (dieux) a pu produire *pagodé* et pourquoi cette explication est plus certaine et juste que celle, exposée plus bas, faisant tout simplement appel au mot *pâgodi*.

Trois sens bien établis

Ces trois sens resteront longtemps « à égalité ».

Citons à titre d'exemple un article représentatif du XVIII^e siècle, celui du *Grand dictionnaire géographique et critique* (Tome 6, 1736) d'Antoine-Augustin Bruzen de La Martinière, géographe du roi d'Espagne « et des Indes », Philippe V ; les trois sens du mot « pagode » y sont clairement exposés :

« *Pagode*, ce mot en notre langue signifie également une idole, ou figure qui représente une fausse divinité à laquelle les payens rendent un culte sacrilège ; et le temple où cette idole est adorée. Quelques écrivains français ont voulu distinguer ces deux significations en faisant de genre féminin et disant *une pagode* lorsqu'il s'agit simplement de l'idole, de la statue à laquelle les idolâtres adressent leurs vœux ; et ils font *pagode* du genre masculin lorsque par ces mots ils entendent le temple-même où la pagode est placée.

³² *Useful tables, forming an appendix of the Journal of the Asiatic Society*, Calcutta, 1834-1837.

³³ Tien, D.R., & Cohen, G.L. (2017), *Chinese Origin of the Term Pagoda : Liang Sicheng's Proposed Etymology*, *Comments on Etymology*, 46(7).

Je ne vois pas que cet usage soit encore bien généralement établi.³⁴ Il serait cependant utile parce qu'il servirait à éviter l'équivoque.

(...) Mais le mot de pagode appartient à la géographie dans le sens de temple ; parce qu'il y en a un grand nombre qui font l'unique cause de la célébrité du canton où ils sont placés.

(...) La monnaie nommée *pagode* vaut environ quatre florins et quatre sols, monnaie de Hollande (...) ».

C - La construction de l'étymologie du mot « pagode »

Quatre sources sont évoquées par les étymologistes du mot « pagode ».

La source persane

On trouve assez fréquemment avancée une source persane : « pagode » dériverait du mot *botkadah*, *bot* signifiant « idole » et *kadah* signifiant « temple ».

Cette étymologie semble trouver son origine dans la *Bibliothèque orientale, ou Dictionnaire universel contenant tout ce qui fait connoître les peuples de l'Orient* (1697) de Barthélemy d'Herbelot de Molainville ; spécialiste du persan, de l'arabe, du turc et du syriaque, interprète du roi Louis XIV pour les langues orientales, il était inévitable qu'il recherche dans ses langues de prédilection l'origine du mot « pagode ».

Cette étymologie est ensuite régulièrement reprise en France ; on la retrouve par exemple dans le *Grand dictionnaire géographique et critique* d'Antoine-Augustin Bruzen de La Martinière (Tome 6, 1736), dans l'*Encyclopédie* (volume XI, p.746, 1765) et dans le *Dictionnaire historique des cultes religieux établis dans le monde depuis son origine jusqu'à présent* de Jean-François de la Croix (1770). On la retrouve encore au XIX^e siècle sous la plume de Louis Marcel Devic, collaborateur d'Émile Littré, dans son *Dictionnaire étymologique des mots français d'origine orientale* (1876).

Certaines explications³⁵ tentent de conforter cette version en considérant que le terme persan aurait lui-même été influencé par les religions de l'Inde : *bot* proviendrait du sanskrit *bhagavat* (« saint ») à travers les langues prâkrites³⁶ ou dravidiennes³⁷.

D'autres explications, enfin, s'avancent même un peu plus -ou un peu trop- en devinant « bouddha » dans le mot *bot*.³⁸

Si les premières occurrences du mot « pagode » se trouvent effectivement sous la plume de voyageurs européens, principalement portugais, cette source persane est la plus fragile ; la désignation d'un objet d'Asie du Sud ou d'Extrême-Orient par un mot persan qui serait venu à l'oreille des découvreurs européens n'est pas impossible mais elle est loin d'être préférable à des sources coïncidant parfaitement en termes géographiques avec les pérégrinations de ces découvreurs.

³⁴ Pourtant, dans *Le Premier Livre De L'Histoire Indes de Portvgal, Contenant Comment L'Inde A Esté Decouverte, par le commandement du Roy Emanuel, & la guerre que les capitaines Portugalois ont menee pour la conquête dicelles, fait par Fernand Lopez de Castañeda*, Nicolas de Grouchy (1553) utilise déjà le masculin lorsqu'ils désigne un temple : « un pagode, qui est une maison d'oraison de leurs idoles ». Tout comme le fait Juan González de Mendoza, dans son *Historia de las cosas más notables, ritos y costumbres del gran reyno de la China* (1586). De même, l'*Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linschot Hollandois aux Indes orientales* (1610) utilise le masculin pour parler des temples, tout comme l'*Asia portuguesa* de Manuel de Faria e Sousa écrit dans les années 1640.

³⁵ Par exemple, dans le *Webster's New World College Dictionary*.

³⁶ Langues indo-aryennes vernaculaires dérivée du sanskrit.

³⁷ Langues du sud de l'Inde.

³⁸ Dictionnaire Littré, « *Pagode* ».

La source pāli et sinhala

Des auteurs de la tradition Theravāda, principalement singhalais, envisagent que le mot « pagode » puisse provenir du sinhala *dāgaba*, lui-même dérivé du pāli *dhātugabbha*³⁹, mot composé de *dhātu*, « l'élément essentiel » et par extension « la relique », et de *gabbha*, « la matrice » et par extension « l'espace intérieur contenant quelque chose de précieux ». Le *dhātugabbha* est donc très précisément la chambre intérieure d'un monument contenant des reliques (réelles comme des restes du Bouddha et d'arahā issus de leur crémation ou symboliques comme des formules canoniques gravées sur des tablettes d'or) autour duquel se construisent les temples et les monastères bouddhistes de la tradition Theravāda ; par extension le mot *dhātugabbha* est devenu synonyme du monument reliquaire dans son entier, le *thūpa* (sanskrit - *stūpa*) ; il est parfois assimilé au *cetiya* (sanskrit – *caitya*), bien que celui-ci ne soit pas en principe un reliquaire mais un simple monument commémoratif.

La transmission de ce mot aux navigateurs et missionnaires portugais (présents à Ceylan à partir de 1506) n'est pas impossible mais elle douteuse lorsque l'on doit rendre compte du glissement des syllabes DāGaBa vers les syllabes PaGoDé et de la transformation d'une voyelle finale A en voyelle finale É.

Cette revendication étymologique tardive semble donc peu pertinente.

La source sanskrite et dravidienne

Pâgodi

L'étymologie la plus fréquemment retenue⁴⁰ est celle de l'évolution du féminin du mot sanskrit *bhagavat* : *bhagavati*, « la déesse », contracté en *pâgodi* dans les langues dravidiennes ; compte tenu de la prééminence de son culte au sud de l'Inde, cette *pâgodi* est généralement Kali, la divinité de la préservation, de la transformation et de la destruction, considérée comme la force qui détruit les esprits mauvais et protège les dévots.

Les explorateurs portugais ont ouvert la route maritime vers l'Inde par l'expédition de 1497-1499 (Vasco de Gama) et créé sur la côte ouest du sud de l'Inde leurs comptoirs de Calicut (1501) et Goa (1510) ; la transmission du mot *pâgodi* aux européens à cette époque et dans ces lieux est donc très vraisemblable ; cette hypothèse est confortée par le fait que Saint François Xavier, l'un des premiers Européens à mentionner ce terme en 1545, séjournait alors à Goa, parmi les marchands portugais.⁴¹

L'hypothèse de cette transmission est confortée par la quasi absence de déformation sonore entre le *i* du dravidien et le *é* du portugais et par le maintien du féminin⁴² ; cette précision mettant en lumière la faiblesse des étymologies utilisant un mot avec un *a* final.

La proximité sonore entre *pâgodi* et le mot portugais désignant ce qui est païen, *pagão* (venant du latin d'église *paganus*) a peut être également joué un rôle dans l'adoption et le succès de ce mot.

³⁹ Hobson-Jobson, *The Anglo-Indian Dictionary* by Henry Yule & Arthur Coke Burnell (1896), Wordsworth Editions, 1996, p. 291.

⁴⁰ Par exemple dans Enno Littmann, *Morgenländische wörter in Deutschen* (1924) : « la Pagode, un mot indien, utilisé sous sa forme malayalam » (le malayalam est l'une des quatre principales langues dravidiennes).

⁴¹ Dans sa traduction de la *Grande histoire du royaume de la Chine situé aux Indes orientales*, Luc de la Porte précise en 1588 : « Pagode est un mot indien ».

⁴² Cette affirmation de l'*Oxford English Dictionary* (3rd) online est donc absolument erronée : « The native form imitated by the Portuguese *Pagode* is disputed. Whatever it was, the Portuguese appears to have been a very imperfect echo of it ». La *pagodé* des Portugais et la *pagodi* des Indiens du sud sont, bien au contraire, quasiment homophones.

L'idole, la statue

Les termes sanskrits et dravidiens ne désignent pas un bâtiment, mais une déesse ou, par extension, sa statue.

Nous avons vu que les dictionnaires anciens distinguent plusieurs définitions du mot « pagode » et placent en premier la « pagode » comme statue idolâtre, le temple ne venant qu'en second ; parfois, un lien est établi entre les deux, affirmant que « par extension » la « pagode » est le temple qui accueille les statues idolâtres⁴³ ; cette extension n'est pas nécessairement acquise, certains auteurs du XVII^e et du XVIII^e siècles s'efforçant de bien maintenir la distinction entre les deux mots, en conservant le féminin pour la statue et en attribuant le masculin au temple.

La source chinoise

La proposition d'étymologie chinoise est la plus récente mais ne saurait être négligée.⁴⁴

Ta

Cette étymologie repose sur l'utilisation progressive puis systématique comme monument reliquaire bouddhiste des tours, *t'a*, dont l'apparition, sous la dynastie des Han, coïncide avec l'introduction du bouddhisme en Chine, au milieu du I^{er} siècle.



Tour de guet,
dynastie des Han postérieurs
(I^{er} siècle)

Poh-Ku-Ta

En 1878, un sinologue anglais, Herbert Allen Giles, propose dans son *Glossary of Reference on Subjects Connected with the Far East* une première étymologie chinoise : *Poh-Ku-T'a*, traduisible par « tour aux os blancs », ces « os blancs » étant à l'origine des reliques supposées du Bouddha ou des saints du bouddhisme chinois ; cette « pagode » chinoise originelle possédait par conséquent la même fonction de reliquaire que son équivalent indien, le *stūpa*.

⁴³ Antoine-Augustin Bruzen de La Martinière, *Grand dictionnaire géographique et critique* (1737-1741). De même, Antoine Furetière avançait, dans son *Dictionnaire universel* (1690), que *Pagode* est le « nom que les Portugais ont donné à tous les temples des Indiens et Idolâtres ».

⁴⁴ Tien, D.R., & Cohen, G.L. (2017), *Chinese Origin of the Term Pagoda : Liang Sicheng's Proposed Etymology*, *Comments on Etymology*, 46(7).

Pa-Ko-Ta

L'éventualité d'une étymologie chinoise fut reprise au XX^e siècle par un spécialiste de l'architecture chinoise classique, Liang Sicheng (1901-1972). Dans son ouvrage *Pictorial History of Chinese Architecture* (publié en 1984), il explique : « la pagode octogonale⁴⁵, dont la pagode-tombe de Chin-Tsang (746) est le premier exemple, est la première *pa-go-da* dans le vrai sens du terme. L'origine de ce mot-là a toujours été un mystère. Peut-être l'explication la plus plausible est-elle simplement dans la prononciation chinoise du sud des trois caractères *pa chiao t'a, pa-ko-ta*⁴⁶, signifiant « la tour octogonale ».

Cette forme originale se développa en Chine aux environs du VII^e siècle et se répandit, conjointement à la diffusion du bouddhisme chinois en Corée, au Japon et sur les terres du futur Vietnam ; des siècles avant l'arrivée du premier navigateur portugais, Jorge Alvares à Canton en 1513, ces tours octogonales étaient déjà devenues la norme pour les structures religieuses, mais également pour les monuments *fengshui*, comme pour les tours de guet ou les repères de navigation, ces fonctions pouvant d'ailleurs se mêler.

Les « découvreurs » européens de la Chine purent de ce fait observer une multitude⁴⁷ de ces « pagodes » et adopter ce mot pour désigner spécifiquement les tours octogonales chinoises ou d'origine chinoise.

L'unique sens de « pagode » aujourd'hui conservé, celui d'une tour octogonale typique des civilisations chinoises ou influencées par elle, semble bien provenir de ces sources chinoises. Cette étymologie pourrait d'ailleurs rendre compte du passage progressif, dans les récits anglais, de la graphie *pagode* à la graphie *pagoda*, le *é* final dravidien et portugais ayant été supplanté par le *t'a* ou *da* chinois.



La « Pagode de Porcelaine » (Nankin)
Allain Manesson-Mallet,
Description de l'univers contenant les différents systèmes du monde, les cartes générales & particulières de la géographie ancienne et moderne (1683)

⁴⁵ Dans la numérologie chinoise, le chiffre 8 est auspiceux.

⁴⁶ *Ba-Jiao-Ta* en mandarin, *Ba-Got-Tap* en cantonnais.

⁴⁷ « On voit à la Chine un nombre presque infini de pagodes », Jean-François de la Croix, *Dictionnaire historique des cultes religieux établis dans le monde depuis son origine jusqu'à présent*, Volume 2 (1772).

Pa-Zhou-Ta

L'adoption du mot cantonais *pa-ko-ta* a probablement été confortée par sa proximité avec le nom d'une tour spécifique, la pagode *Pazhouta* (prononcée *pa-joe-ta*) : située dans l'estuaire de la Rivière des Perles, à une quinzaine de kilomètres au sud de l'ancienne ville de Canton, elle avait été construite entre 1597 et 1600, dans les dernières années de la dynastie Ming, sous le règne de l'Empereur Wanli. Haute de 50 m, cette tour de 9 étages qui existe encore aujourd'hui, constituait un remarquable et idéal repère de navigation et signalait (du XVI^e au



XIX^e siècle) la principale zone d'ancrage pour les gros navires. Cette pagode figurait sur un grand nombre des peintures, des porcelaines et autres objets d'art rapportés de Chine en Europe ; avec la « tour de porcelaine » de Nankin⁴⁸, elle devint sans nul doute la plus connue des « pagodes ».

Sir William Chambers, un célèbre architecte anglais, fit deux séjours à Canton, en 1740 et 1749 ; dans un livre publié en 1757, il décrit la tour *Pazhouta* et définit ainsi les « pagodes » : « les tours que les Chinois appellent *taa*, et que les Européens appellent *pagoda* ». ⁴⁹

La pagode Pazhouta en 1853

De l'histoire du mot et de son étude étymologique nous pouvons tirer plusieurs indications :

- « pagode » a été intégré aux langues européennes à travers des écrits portugais du XVI^e siècle ;
- l'implantation originelle des Portugais sur la côte sud-ouest de l'Inde incite à privilégier l'hypothèse d'une source dravidienne de « pagode » ;
- « pagode » avait à son origine trois sens, « idole païenne », « temple », « monnaie d'or », les deux derniers sens étant des extensions du premier ;
- la découverte en Chine des tours octogonales et l'engouement pour l'art et les bibelots chinois, dont les figurines, a conforté le mot « pagode » dans ses deux premiers sens ;
- le succès de la « pagode » dans les langues européennes a été assuré par la quasi homophonie du terme indien originel, *pâgodi*, la déesse et par extension les temples idôlatres, du mot portugais signifiant païen, *pagão*, puis du mot chinois désignant les remarquables tours octogonales, *pakota*.

Il nous reste à observer comment le mot « pagode » est utilisé de nos jours.

⁴⁸ L'engouement pour cette pagode est bien résumé par H.Belevitch-Stankevitch, *Le goût chinois en France au temps de Louis XIV*, 1910, p.100 sq.

⁴⁹ Sir Chambers construisit en 1761 la première pagode européenne, sur le modèle de Pazhouta, à Kew Garden, dans le Surrey, pour la mère du Roi Georges III.

II – L'utilisation actuelle du mot « pagode »

L'utilisation contemporaine du mot « pagode » est marquée du sceau de la confusion (A) ; d'où provient cette confusion ? (B)

A – La confusion

De nos jours, bien plus que durant les siècles précédents, l'on ne sait visiblement plus trop quoi faire du mot « pagode ».

Les publications courantes, notamment les guides touristiques ou les brochures de voyageurs, mais également les articles de journaux sous la plume, pourtant, de spécialistes de l'Asie, utilisent le terme « pagode » pour étiqueter des choses très diverses : le mot est ainsi utilisé pour désigner des monastères, des temples, des fractions de temples (tours, pavillons), des monuments reliquaires, des monuments commémoratifs, parfois hindous ou jaïns, parfois bouddhistes, et parmi ces derniers, appartenant indistinctement à toutes les traditions (Theravāda, Mahāyāna, Vajrayāna, Zen...) et à toutes les contrées (Extrême-Orient, Asie du Sud, Asie du Sud-Est) ou au contraire à l'une seule d'entre elles.

Les dictionnaires ne sont pas toujours plus clairs, et ne sont donc guère utiles aux esprits curieux qui tenteraient d'être précis. A titre d'exemple, le *Trésor de la Langue Française* définit la « pagode » comme un « temple des religions d'Extrême-Orient » mais intègre étrangement dans ses occurrences la « pagode hindoue » et « les pagodes de l'Inde », situant par conséquent le sous continent indien en Extrême-Orient ; le *Wiktionnaire* propose, lui, une définition particulièrement générale, dont chaque terme serait critiquable : « temple en forme de pavillon, consacré au culte des dieux en Asie ».

B- Les sources de la confusion

Cette confusion nous paraît avoir plusieurs sources.

La confusion coloniale

Les premiers découvreurs n'avaient aucune réelle connaissance (ni aucune velléité d'acquérir une telle connaissance) de la culture et de la religion des contrées où ils créaient leurs comptoirs, ni de celles qu'ils conquéraient. Souvent missionnaires, leur univers se divisait en chrétiens et païens. Pour les commerçants, les soldats et les gens d'Église venus d'Europe, quelques étiquettes suffisaient à qualifier les monuments et les statues des « Indes orientales ».

Avec l'avancée des découvreurs vers l'est, les mêmes mots furent appliqués à des réalités pourtant bien différentes. Et, en retour, les mots nouveaux appris en Chine ou au Japon vinrent conforter (cas de la « pagoda » chinoise) ou compléter (cas du « bonze » japonais) le jeu d'étiquettes originel et minimal.

Des réalités architecturales pourtant extrêmement différentes furent ainsi désignées de la même façon⁵⁰ à l'intérieur des ensembles coloniaux ; dans l'Indochine française, le mot « pagode », justifié pour les temples et les tours de l'Annam, de la Cochinchine et du Tonkin inspirés des « pagoda » chinoises, fut plaqué sur les monuments du Cambodge et du Laos⁵¹.

⁵⁰ À de notables exceptions ; dans sa *Description du Pegu et de l'Isle de Ceyla* (traduit de l'anglais et de l'allemand en 1793), William Hunter fait la remarque suivante concernant les monuments birmans : « leurs temples se nomment *Pagodes* mais différent, pour leur forme, des pagodes que nous voyons dans les autres parties de l'Inde ».

⁵¹ Ferdinand Buisson relevait avec justesse : « sur les cinq pays qui composent l'État colonial aujourd'hui appelé *Indochine*, on peut dire que deux d'entre eux, le Cambodge et le Laos, relèvent des civilisations venues de l'Inde et que les trois autres, la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin, procèdent directement de la civilisation chinoise », *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, Paris, Hachette, 1911.

Les modes exotiques, en particulier la mode des bibelots chinois ou japonais qui dura plusieurs siècles, n'avaient nul besoin d'être plus précises.

La volonté de préserver l'origine indienne de la « pagode »

Le point commun à de multiples définitions actuelles de la « pagode » est la volonté de préserver à tout prix l'origine indienne du mot « pagode ». Malheureusement, ce souci historique louable se traduit dans les faits par la construction forcée d'une relation de filiation entre un monument spécifiquement indien et un monument typiquement chinois, alors que leur relation ne relève, selon nous, que de l'homonymie ; les études architecturales évoquant la lente transition du tumulus-*stūpa* indien vers la tour-*t'a* chinoise ne nous paraissent pas très convaincantes.

La plupart des dictionnaires prennent ainsi acte du sens le plus commun du mot « pagode », tour octogonale sur le modèle chinois ou temple organisé autour de cette tour, mais s'efforcent d'établir tant bien que mal un lien avec les reliquaires ou les temples indiens. Pour le *Dictionnaire de français Larousse*, par exemple, la « pagode » est un « édifice religieux, issu du stupa indien, consacré au culte du Bouddha en Extrême-Orient » ; les *Oxford Living Dictionaries* donnent cette définition : « (in India and East Asia) a Hindu or Buddhist temple, typically in the form of a many-tiered tower » ; de même que le *Webster's New World College Dictionary* : « in India and the Far East, a temple in the form of a pyramidal tower of several stories ».

L'oecuménisme intra-bouddhiste

Le seul véritable point commun entre la « pagode » indienne et la « pagode » chinoise réside dans le besoin, commun à toutes les traditions religieuses, y compris bouddhistes, d'un monument reliquaire. Mais, selon nous, ce besoin d'un monument reliquaire a pris deux voies absolument distinctes : dans les contrées influencées par la civilisation indienne, la voie du tumulus et de ses évolutions ; dans les contrées influencées par la civilisation chinoise, la voie de la haute tour octogonale et de ses évolutions.

La volonté de nier cette divergence architecturale, la tentative d'établir à tout prix une relation de continuité, de faire de la « pagode » chinoise un développement, une évolution ultime du *stūpa* originel, voient peut-être la volonté de prouver que les traditions du bouddhisme chinois et celles qui en sont issues seraient elles aussi un développement, une évolution ultime du bouddhisme originel, de nier toute déviation, toute acculturation divergente par rapport aux enseignements que le Bouddha donna en Inde.

III – Que faire du mot « pagode » ? Propositions

Afin d'échapper à cette confusion, au moins pour la tradition qui est la nôtre, le Theravāda, nous proposons d'entériner la victoire de la « pagode » chinoise et de réserver cette étiquette aux monuments des traditions chinoises et de celles qui en sont issues (A) ; le bouddhisme de la voie des Therā dispose de ses propres mots pour désigner ses propres monuments religieux (B).

A – Entériner la victoire de la pagode chinoise

Dans la langue commune⁵², la « pagode » n'est plus le temple indien et hindou des origines, elle n'est pas le temple bouddhiste, inspiré de l'Inde, des contrées du Theravāda ; la

⁵² L'encyclopédie en ligne *Imago Mundi* avance à juste titre : « dans la langue courante, le terme de *pagode* est plutôt utilisé pour désigner les monuments religieux relevant de l'architecture chinoise, et pour ceux relevant de l'architecture indienne, on parle simplement de *temples* ».

« pagode » est dorénavant la tour octogonale (et/ou le temple qui l'entoure) représentative du bouddhisme chinois et des traditions qu'il a inspirées en Corée, au Japon, au Vietnam.

De grands dictionnaires anglais ont bien intégré cette réduction du sens du mot « pagode ». Le *Merriam-Webster*, par exemple, donne cette définition : « a tower in eastern Asia usually with roofs curving upward at the division of each of several stories and erected as a temple or memorial ». Le *Cambridge Dictionary* dit quant à lui : « a tall religious building in Asia with many levels, each of which has a curved roof ».



La « Pagode de pierre »,
Tappyeong-ri, Corée
(VIII^e siècle)



La plus ancienne pagode à deux étages du
Japon,
Hokki-ji, Ikaruga
(VIII^e siècle)



La « Pagode de la Dame céleste » (Chùa Thiên Mụ),
Hué, Vietnam
(XVII^e siècle)

B- Cesser de désigner par « pagode » des monuments du bouddhisme Theravāda

Chaque partie d'un temple ou d'un monastère du Theravāda a une fonction clairement définie et porte un nom.

Nul besoin de faire preuve d'érudition pour être précis lorsqu'on souhaite désigner tout ou partie d'un temple : il suffit d'utiliser au minimum le découpage et les termes employés dans les cultures locales, termes en général communs à tous les peuples des contrées du Theravāda.

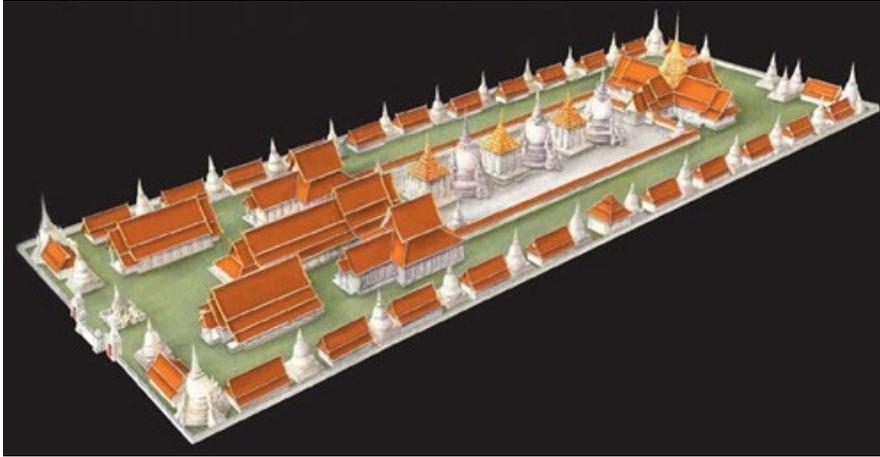
La « pagode » désigne -mal- au moins trois structures distinctes ; elle pourrait donc céder utilement la place aux noms correspondants.

L'ensemble, le monastère ou le temple : le wat, le vihāra

Dérivé du pāli *vatta*, qui renvoie à l'ensemble des terrains consacrés et destinés à recevoir les bâtiments d'un temple, le mot est repris dans les langues locales (khmer, lao, thaï) sous la forme simplifiée **wat** ou **vat**.



Angkor Vat, Cambodge
(XII^e siècle)



Vue d'ensemble d'un *wat* :
maquette du
Wat Phra Sri Sanphet,
Ayutthaya, Thaïlande
(XV^e siècle)

Le terme pâli **viḥāra** désignait à l'origine le lieu, de la simple grotte jusqu'au prestigieux bâtiment, où séjournèrent les moines bouddhistes ; il a progressivement pris deux sens : par extension, il peut désigner le monastère dans son ensemble ; il peut aussi ne désigner qu'un vaste bâtiment du *wat*, aux fonctions variables selon les régions.

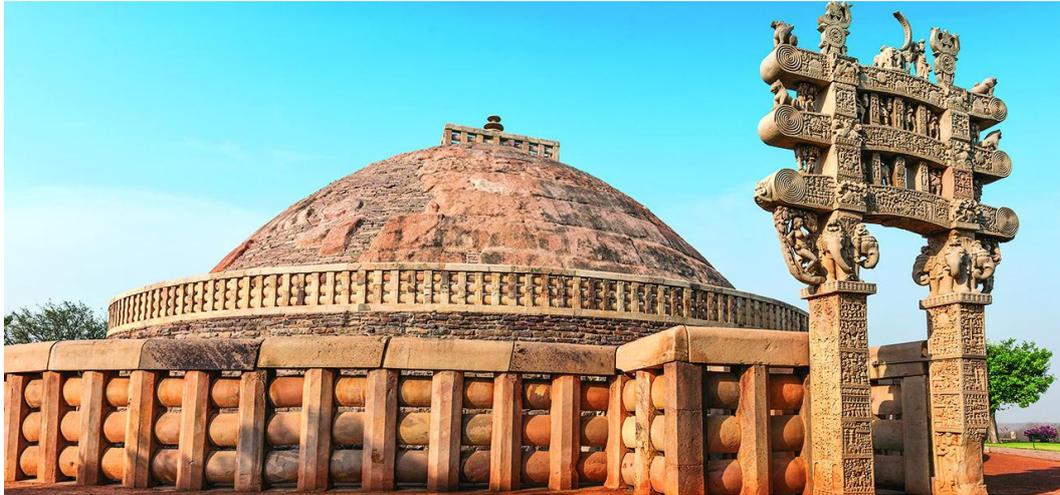
Adapté aux langues locales, on reconnaît ce *viḥāra* sous le *bihar* de l'Inde et du Bangladesh, le *wihara* birman, le *vihear* khmer, le *vihara* de Sri-Lanka, le *wihan* thaï.



Le *viḥāra*
du Wat Suwannaram,
Thonburi, Thaïlande

Le reliquaire : le stūpa

Le *stūpa* (sanskrit) ou *thūpa* (pāli) est une forme évoluée du tumulus, en forme de bol à aumône retourné ou de cloche ; il est utilisé par les bouddhistes pour préserver ou honorer des reliques du Bouddha ou des extraits de ses enseignements gravés sur des feuilles d'or.



Le grand *stūpa* de Sâncchî, Inde (II^e siècle av. J-C)



La « pagode » Shwedagon, *stūpa* contenant les reliques de quatre bouddhas, dont des cheveux du Bouddha Gotama, Yangon, Myanmar (lithographie anglaise de 1825)

Il semble préférable ici d'utiliser le mot originel sanskrit ou pāli, *stūpa* ou *thūpa*, dans la mesure où l'intégration dans les langues locales s'est faite à travers un élément du *thūpa*, sa chambre des reliques, le *dhātugabbha*, contracté en *dagoba* à Sri Lanka ou en *that* en Thaïlande et au Laos.

Le monument commémoratif : le cetiya

Le *cetiya* (pali) est très souvent confondu avec le *stūpa*, les deux mots étant fréquemment considérés comme synonymes ; cette assimilation est accentuée par l'utilisation plus fréquente du mot *cetiya* dans les langues locales : les *chedi* thaï, les *chetdey* khmers et les *zedi* birmans peuvent être en réalité des *thūpā*.

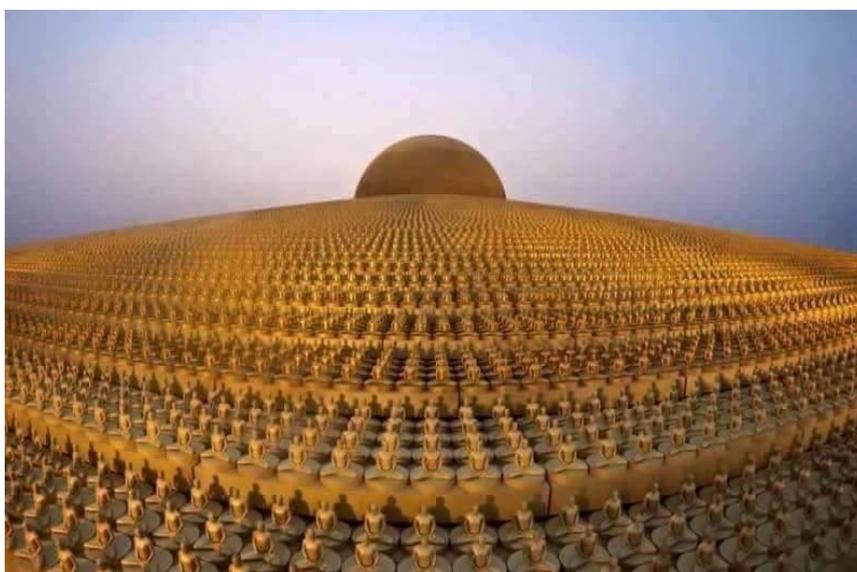
Il faut dire qu'en effet rien ne distingue dans leur forme les deux types de monuments, l'unique différence résidant dans le fait que le *cetiya*, contrairement au *stūpa*, n'est pas censé

contenir de reliques, mais par son existence-même et la symbolique de sa forme, simplement commémorer le Bouddha et son enseignement, un événement, un personnage important... Peut-être également, la forme des *cetiya* est-elle moins codifiée et plus ancrée dans le style architectural local.



Les fameuses « trois pagodes » du Col du même nom marquant la frontière entre la Thaïlande et le Myanmar sont en fait trois petits *cetiya* du XVIII^e siècle.

Un *cetiya* contemporain en forme de *thūpa*, couvert d'un million de statues en or du Bouddha, Wat Phra Dhammakāya, Pathum Thani, Thaïlande



Conclusion

L'étymologie du mot « pagode » n'est donc pas aussi incertaine qu'on l'affirme trop souvent, de multiples éléments semblant bien démontrer l'existence d'une double étymologie datant de la période des *Grandes découvertes* : la rencontre d'un mot dravidien d'abord repris par les Portugais avec un mot chinois repris par tous les « découvreurs » européens ; avec l'augmentation du poids de la Chine dans les échanges commerciaux et les modes, la face chinoise du terme est devenue prééminente.

La polysémie du mot « pagode » était parfaitement claire jusqu'au milieu du XX^e siècle, période à partir de laquelle deux des sens du mot se sont effacés, au profit du seul sens de « temple » ou d'élément d'un temple bouddhiste (principalement la tour reliquaire).

Il paraît donc nécessaire aujourd'hui de prendre acte de cette double réduction de l'étiquette « pagode » : elle ne désigne plus, dans le langage courant, qu'un type particulier de monument du bouddhisme chinois et de ses dérivés coréens, japonais ou vietnamiens.

De cette réduction, une conséquence doit être tirée concernant le bouddhisme Theravāda : celui-ci ayant conservé, pour ses monuments comme pour sa doctrine, sa filiation indienne originelle et n'ayant aucun lien de subordination avec les bouddhismes extrême-orientaux, il n'est absolument pas justifié de désigner par « pagode » ses temples ou des parties de ses temples ; il est au contraire possible, et à notre avis nécessaire, d'utiliser enfin pour ces monuments religieux les termes simples issus du pāli et généralement partagés par les langues locales.

Bangkok, Thaïlande, octobre 2017

Table des matières

Introduction	p. 1
I – L'apparition du mot « pagode » en Europe et la construction de son étymologie	p. 1
A - L'apparition du mot « pagode » en Europe	p. 1
B – La polysémie du mot « pagode »	p. 3
Un temple	p. 3
Une « idole »	p. 4
Une ancienne monnaie indienne	p. 7
C – La construction de l'étymologie du mot « pagode »	p. 9
La source persane	p. 9
La source pāli et sinhala	p. 10
La source sanskrite et dravidienne	p. 10
La source chinoise	p. 11
II – L'utilisation actuelle du mot « pagode »	p. 14
A – La confusion	p. 14
B – Les sources de la confusion	p. 14
La confusion coloniale	p. 14
La volonté de préserver l'origine indienne de la « pagode »	p. 15
L'oecuménisme intra-bouddhiste	p. 15
III – Que faire du mot « pagode » ? Propositions	p. 15
A – Entériner la victoire de la pagode chinoise	p. 15
B – Cesser de désigner par « pagode » des monuments du Theravāda	p. 17
Le temple, le monastère : le wat, le vihāra	p. 17
Le reliquaire : le stūpa	p. 19
Le monument commémoratif : le cetiya	p. 19
Conclusion	p. 20
